

Le Fabulaire du Lectorant

La lecture est une œuvre d'art

Pierre COLIN, poète et militant du GFEN à Tarbes

Une trajectoire d'hominisation

Lire c'est dé-lire. Lire est une démarche de construction, de déconstruction et de dépassement. La lecture est un acte dialectique. Je croyais savoir - sur les choses, sur la vie, sur l'homme - et ma lecture défait mes certitudes, m'oblige à aller de rupture en rupture jusqu'à la création d'un sens, car : « ce qui nous empêche d'accéder à la vérité, ce n'est pas tant l'ignorance - dit Octave Mannoni - que ce qu'on sait déjà. » (1) Je parle ici d'une lecture «résistante», la seule qui vaille, une lecture qui oblige à tous les modes d'approche du texte : couches, réseaux, entrées, itinéraires, énonciation ; lecture poétique, intertextuelle... continue, régressive, sémique, phonique, spiralaire... La lecture est une aventure.

Lire c'est quitter l'âge de la nomination, de la profération du monde. Dépassez le déroulement du logos, quitter cette course de l'esprit à la surface des choses. Lire, c'est se remettre debout dans l'écoulement linéaire du discours, se redresser contre la linéarité de la parole. Eriger des amers dans l'écoulement du temps. Retrouver la verticalité du dire humain. C'est entrer dans le jeu incessant des figures de la langue. Redécouvrir cet horizon illimité des mots dans l'écriture. Refaire dans la symbolique des signes, la trajectoire de l'hominisation. (2)

Fable du lectorant

Je n'ai jamais «appris» à lire ? Quand j'ai appris à pêcher les poissons des fables, j'ai compris que les livres étaient des océans remplis de milliers d'espèces, dont les ventres écaillés brillaient comme des éclairs entre les mots. Quand j'ai vu travailler le forgeron au milieu du feu, j'ai su que les mots étaient des étincelles

traversant le firmament des pages, comme des comètes dans la nuit. Quand les tempêtes secouaient les carcasses de ma maison au bord de la mer d'Iroise, j'ai deviné que les lettres, les phonèmes, les sons, construisaient des drakkars pour affronter l'ouragan de la vie. Quand j'ai voulu cueillir la renoncule et la violette dans les champs, j'ai deviné qu'il y avait dans la terre des mots une germination de fleurs et des parfums dont la révélation allaient se succéder de saison en saison dans les sentiers arides de la vie, car chaque phrase écrite est un jardin qui délivre ses couleurs, ses odeurs et ses fruits. Car la lecture est dans la vie comme le poisson dans l'eau, l'étoile dans la nuit, et les fruits au verger.

Lire, c'est créer

Les recherches actuelles renversent le processus mental à l'œuvre dans la dialectique lire-écrire : il ne s'agit plus de lire pour écrire, mais bien d'écrire pour lire ; il y a en effet une part de création dans l'acte de lire, cette création est alimentée par les lectures du sujet apprenant ; on peut dire avec Foucault, que lire-écrire participe à la création de soi (3). La lecture est création, car elle nécessite sélection d'indices signifiants, interprétation, développement d'images mentales chez le lecteur ; tout cela met en jeu la fonction imaginante du sujet, son désir inconscient, son imaginaire. Ce sont là des opérations mentales qui sont précisément au cœur même de la création. Dans *Le corps de l'œuvre*, Didier Anzieu - qui distingue cinq opérations successives dans tout processus de création - , montre qu'au-delà de la première étape, l'état de saisissement, il y a une accumulation d'images mentales, de matériaux composites, suivie de la recherche d'un principe de mise en cohérence pour sortir du chaos initial, et enfin la production de l'œuvre à l'état brut , le sujet créateur se

(1) Dialogue N°60, «Un savoir en dérangement» p 29.

(2) Bernard Noël, «Où va la poésie ?», Editions «Unes».

(3) P. Colin, «La création de soi», Dialogue N° 110, p 42.

(4) La lecture du texte de Valère Novarina, ci-après, en est un bel exemple.

lance alors dans une phase importante de documentation, confrontation à d'autres œuvres, les siennes, celles d'autrui. Ces opérations mentales sont également à l'œuvre dans toute lecture. Au-delà de l'émotion première, du choc qu'un texte (4) important provoque chez le lecteur, il y un déferlement de sens, des bouffées signifiantes envahissant le champ mental, fulgurance des «aérolithes mentaux» comme disait Artaud, et aussitôt recherche d'une «reddition de compte simplificatrice», selon le terme de Mallarmé, puis mise en cohérence de cette profusion anarchisante de sens (besoin de cohérence, quand il s'agit de textes plus proches de la prose, besoin de «cohérescence» (5), quand les réseaux d'énigmes, de plaisir prennent le pas, comme dans l'écriture poétique). Et aussitôt les références du lecteur reviennent en force : il lui devient vital de réorganiser cette présentification de la langue dans un univers intertextuel plus large, et c'est toute sa culture, orale, écrite, qui se cherche un nouvel état d'équilibre. Sortir de ces implicites, conscientiser de tels processus, les partager, seraient bien plus formateur et démultiplicateur du pouvoir de lire, que de ce cantonner à la simple explication de texte. Cela implique le pari du «tous créateurs», en lecture comme ailleurs.

Commencer par apprendre l'Alphabet du monde

«Les êtres s'amenuisèrent et se trouvèrent enfin réduits à une sorte d'alphabet qui eut pu servir dans l'autre monde, dans n'importe quel monde...» Henri Michaux

Lire, c'est créer. Il faut écrire pour lire. Alors par où commencer ? par son nom, et son prénom, bien sûr. (6) Car «Le nom propre, comme signifiant représentant le sujet, est un signifiant à tous égards privilégié... Les psychanalystes soulignent l'importance du nom, qui fait s'articuler le sujet à l'imaginaire de sa lignée symbolique...» (7) Quelques phrases d'enfants écrites dans un atelier autour du nom et du prénom, témoignent de la force de la lettre dans la découverte de l'écriture, et l'investissement de la langue. «Les noms s'enroulent, nuit de la lampe, pour fouetter la terre; les lettres sont des cris.» (Jacques) «Mon prénom est beau. Il a sept lettres. Mon prénom regarde une petite fleur. La petite fleur regarde le futur. La petite fleur a peur de mon prénom. Toute dansante autour de la fleur. La fleur avait

peur de toutes ses lettres...» (Christine) «La première lettre de mon prénom s'appelle «un signe de caresse». La deuxième s'appelle «la rêveuse de nuit». Et ainsi de suite : les lettres de mon prénom se disputent pour avoir le plus joli nom. Leur maman vient et dit : «Ce soir, nous allons jouer au théâtre. Toi-là, O comme Olga, tu t'appelleras »Papillon-Grain-de-Plumes«. Toi-là, S comme sacrée-neige, tu t'appelleras «le-massacreur-de-pianos». Toi, le R, comme ratatiné, tu t'appelleras «Fleur-d'oranger». Toi-là, L comme asthme, tu t'appelleras «Goutte-de-vieux-temps». Toi-là, A comme harmonisa, tu t'appelleras «J'en-ai-marre-de-vous-dire-des-noms»... Est-ce que vous êtes contentes, les lettres ? Elles dirent NON avec leurs têtes. «Non!» La maman dit «Non ? Alors jetez-vous par la fenêtre, bande d'enfants isolés....» (Carlos) (8) «Bonjour, jardinier Moi...» (Olga) «Un jour, mon nom était dans le pays des lettres qui ne voulaient pas être des noms parce qu'elle n'aimaient pas les hommes...» (Robert) «Je suis le roi Mirisic. Je suis le plus petit, non le plus grand. Je suis mon alphabet. Eric, é, r, i, c... Il est beau, n'est-ce pas ? » (Eric) (9) «La nuit économise son noir... Et pour finir, mon nom vous dit Adieu» (Albator, alias Carlos) Faut-il rappeler que l'écrivain Pierre Jean Jouve est parti de l'alchimie phonétique de son nom et de son prénom pour générer la quasi-totalité des personnages de ses livres ? (voir note 4)

«Je suis entre les hommes dans l'alphabet du monde, une lettre dressée. Le geste a dessiné la joie, la peur, l'appel et le partage. Sur l'horizon de la parole, les hommes marchent. Ils vont par deux, par trois. Ils sont de toutes tailles et de toutes couleurs. De ces milliards de lettres qui s'accouplent, vient au jour l'engendrement du monde. Importance de voyager dans le graphisme de la lettre, de l'apprivoiser, d'en faire la maison de ses rêves, de ses espoirs, de ses peurs, de ses désirs... Voyage au centre de son nom.» Caravane de lettres traversant la langue...»(10)

L'enfant a un nom, l'enfant a un corps. Il se construit dans le langage. Apprendre le lire-écrire, c'est d'abord éviter de faire du langage un lieu de déplaisir : «C'est-à-dire qu'en le réduisant à ses fonctions d'utilité sociale, d'utilité dans la communication, on perd «en route» ce qui aux origines en fait de la jubilation de l'enfant qui parle, c'est-à-dire le plaisir de parler, et pas seulement de dire des choses sensées - à notre sens - mais des choses qui prennent sens pour lui parce qu'elles traversent son corps sur le mode du plaisir...» (11). L'écriture est un autre langage. «Le lieu par

(5) C. Oriol-Boyer, *La réécriture*, p.32, Ceditel

(6) Voir diverses moutures de l'Atelier «Nom-Prénom», dans plusieurs numéros de *Cahiers de Poèmes* (ou site PC)

(7) Martine Broda : «Pierre Jean Jouve, un poète et son nom» - *Action Poétique* N° 72

(8) Carlos est le «petit ami» d'Olga. Il a de l'asthme, et vient de perdre son père. Il n'en parle jamais

(9) Voir la totalité de cette démarche «Un chantier dans la langue», dans *Dialogue* N° 37

(10) Pierre Colin, *Une épine de bonheur*, recueil, Grand Prix Poésie Jeunesse 1996

(11) Jacques Beauvais... (Interéducation 77) - Un rappel salutaire à l'heure du socle et autre smig culturels

(12) On pourra lire à ce sujet le N° spécial de la revue «cahier de poèmes», intitulé *Anagremuse* (atelier de lecture-écriture d'un an

mené dans un CP par P. Colin) «*Imaginaire et Création dans un CP*». Une approche créative de la lecture. Cet ouvrage peut être utilisé en des lieux divers: IUFM, stages de formation, écoles primaires, assemblées de parents. Il s'agit d'échanges d'écrits entre les enfants d'un cours préparatoire (6/7ans) et deux écrivains pour les enfants: Jacqueline et Claude Held. Ces échanges ont duré l'année entière, autour de productions de poèmes et d'un conte fabuleux initié par les enfants: l'Histoire de la «Gremuse». On y trouve le descriptif des amonts, l'analyse des dispositifs de productions en ateliers, et plusieurs analyses théoriques sur les textes et l'imaginaire enfantin (analyse structurale des productions, essai d'évaluation du développement psycho-moteur et affectif des enfants au cours de ce travail, approche du mythe dans les écrits et l'imaginaire enfantin). Un ouvrage pour apprendre à apprendre à lire autrement : l'apprentissage comme création

excellence de la jouissance du langage», écrivait Barthes. Ce qui est vrai de l'enfant qui parle, l'est tout autant de cet enfant qui lit et écrit. D'où l'attention toute particulière que l'éducateur doit porter à l'utilisation des pratiques artistiques de la langue, ce lent tissage entre corps et signes, lecture et écriture. (12)

Lire-Ecrire : un chantier qui n'en finit pas

Dans les ateliers d'écriture longs avec les enfants, très vite, des thèmes émergent, se fortifient, deviennent des «leitmotiv». Les textes sont, le plus souvent, des variations sur quelques thèmes obligés, presque polyphonique, où se donne à «voir un sens à ce qui n'était que corps, et du corps à ce qui n'était que signe», comme l'écrit Roland Gori. Peut-être faut-il ici «distinguer entre le sens, qui est d'abord structure, et la signification qui est avant tout contenu». Il est sûr que dans l'atelier, les productions, l'écriture se cherchent entre structure et signification. Dans les ateliers «pastiche», c'est d'abord la structure qui parle (et ne «dit» rien, peut-être) jusqu'à ce que - une ou deux séries de productions plus tard - l'imaginaire investisse le lieu expurgé du corps de l'autre. A l'inverse les ateliers sur la lettre, le nom, le prénom, démarrent en plein imaginaire, et signifient d'emblée les lois impérieuses du corps. C'est donc par le signe qu'il convient d'entretenir ici l'imaginaire : d'où la nécessité d'ateliers parallèles (ateliers brefs) qui alimentent l'écriture longue de structures fraîches et l'empêchent de sombrer dans l'incommunicable. Un jour vient où l'atelier commence à mourir. Il devient «exquis». C'est à dire qu'il ne signifie plus que par un parti pris (toute structure signifie pour peu que l'on s'obstine). L'image se dégrade. Ainsi : «La lune fripote son museau» se métamorphose et devient : «La lune nipote son rapotte». L'image n'est plus qu'un cadavre (*exquis*), l'image est morte. Le cycle est terminé. Il faut savoir terminer un rêve.

La littérature pour la jeunesse

Dans le N° 70 de la revue «Cahiers de Poèmes», Anne Marie Anizan, bibliothécaire, écrit à propos de la reconnaissance de Littérature pour la jeunesse à l'école : «L'introduction dans l'école d'une création littéraire contemporaine pour la jeunesse, aux registres variés, mettant en jeu la poésie, la fiction ne peut se laisser enfermer dans des approches centrées uniquement sur des problèmes de méthodes, de techniques de lecture, d'exercices formels : elle doit aussi aborder la mise en relation entre l'imaginaire, l'histoire, la culture de l'élève en tant que sujet apprenant ; la question est donc comment

permettre la mise en jeu de la capacité de l'enfant à créer ! Ou comment éviter en fait que les livres étudiés ne deviennent des manuels scolaires de rechange ? De nouvelles pratiques sont à inventer, au-delà de l'apprentissage uniquement utilitariste du code écrit, en instaurant un nouveau rapport à la culture littéraire, mais aussi à la langue : les textes à caractère fonctionnel, ou proches du documentaire, ne peuvent à eux seuls participer de cette compréhension - invention du monde qui naît aussi des constructions de notre imaginaire. » Imaginer, c'est plonger dans le réel », écrit Jacqueline Held, dans « l'imaginaire au pouvoir ». (13)

Dans ce même numéro de la revue du Secteur Poésie écriture j'ai moi-même écrit :

Certains auteurs pour la jeunesse, et non des moindres, s'emploient à «justifier une forme de littérature pour la jeunesse, que l'on pourrait qualifier d'adaptatrice à une socio-culture, même si la volonté critique n'en est pas absente, ni le parti pris affirmé du romanesque. Face à une certaine forme de déréalisation du monde, cette littérature aspire à aider les enfants à mieux vivre. Mais cela ne risque-t-il pas de faire des enfants des « adultes prématurés », de créer un courant littéraire naïvement hyperréaliste, qui prépare les futurs adultes à lire cette littérature autofictionnelle, néo-réaliste, minimaliste, qui contribue à banaliser un monde sans idéal, sans rêve, où règne l'angoisse, la guerre, et le dévoiement des aspirations humanistes ? » Cela mérite pour le moins débat.

Contre une conception de la littérature qui tient dans certains cas de l'assistantat sociétal et dans d'autres cas d'un imaginaire de pacotille (cf Harry Potter (14)), des auteurs défendent une autre dimension de la culture, un imaginaire qui favorise un accès au réel, qui emprunte les voies de la complexité. Eduquer c'est non seulement adapter, mais élargir le champ mental, démultiplier les possibles, retrouver cette multiplicité fonctionnelle de la représentation (15)... « Aujourd'hui, rien n'est plus urgent que «d'affoler l'imaginaire des hommes», d'en finir avec une conception univoque de l'identité de chacun ou de chaque culture: « il faut essayer de savoir comment être soi-même en étant l'autre, littéralement. Cela, c'est un affolement poétique, philosophique et intellectuel qu'il faut mettre en œuvre », déclarait Edouard Glissant, lors de la création du Parlement Mondial des Ecrivains.

Echanges écrivains et enfants lecteurs, producteurs de textes

Je voudrais pour finir témoigner de la richesse des

(13) « L'atelier et la création », Cahiers de Poèmes N° 70, « Littérature de jeunesse et apprentissages » A.M. Anizan

(14) Cf l'article paru dans Le Monde du 13 Août 2003 : « S. Byatt ne mâche pas toujours ses mots. A l'en croire, l'univers pottérien ne serait qu'un « ersatz de magie » plaisant à un public dont « l'imaginaire se réduirait aux dessins animés, à la télé-réalité et aux commérages sur la vie des stars ». S'interrogeant sur le succès de Harry Potter auprès des adultes, ainsi que sur leur désir de « régression », A.S. Byatt qualifie d'immatures les aficionados de Harry Potter : « Mrs

Rowling s'adresse à une génération d'adultes qui ne sait pas ce qu'est le véritable mystère, dit-elle en substance. Ce sont des habitants de jungles urbaines qui ne connaissent rien à la nature ni à la vraie magie. » Pour elle, ces lecteurs sont aussi incapables de discerner un authentique « mérite littéraire », tant il est vrai qu'il est devenu « respectable de lire et de commenter ce que Roland Barthes appelait des « livres consommables ». »

(15) « Le moule affectivo-représentatif de l'idée », selon Piaget

échanges qui peut s'établir avec des classes entières, comme dans ces chantiers annuels qui se multiplient un peu partout et dont les « correspondances poétiques », organisées par Yves Béal et Frédérique Maïaux en Isère sont de grandes réussites. Ces échanges permettent de mesurer la pertinence et la maturité des questions que les enfants se posent sur la langue, le travail de l'écrivain, la socialisation de l'écrit. De telles pratiques constituent pour un pédagogue, assumant ici un statut d'écrivain, un exercice difficile de dévoilement de ses processus de création, sans faire l'impasse sur la complexité du travail d'écriture et de la fiction.

Est-ce que tes poèmes te touchent vraiment à cœur ? (CE2)

Oui. Quand je les relis. Longtemps après. Quand ils ont été édités, qu'ils sont dans des recueils; Je suis étonné de les avoir écrits. Quelquefois je les aime. Quelquefois, ils me rendent très tristes, quelquefois très heureux. Tous les poèmes qui ne me touchent pas vraiment « à cœur », je ne les publie pas. Il faut que je sois totalement tranquille, que j'ai confiance en eux, avant de les laisser partir vers d'autres yeux, vers d'autres lèvres, vers d'autres cœurs. Je suis comme un mécanicien qui est responsable d'une voiture de course qui va rouler très vite : la poésie c'est un rallye pour traverser l'éternité. Le poème, c'est la machine, les roues, les suspensions, les pare-chocs, les moteurs, la culasse, le carburant, tout ce qu'il faut pour rouler très longtemps... Le lecteur prend des risques, il accélère, il fonce à travers le temps, j'ai peur pour lui, j'ai peur des accidents. Je suis responsable de chaque lettre, de chaque mot, il faut que j'en sois sûr, sinon le texte part à la casse. J'ai des poèmes inachevés plein mon grenier... Il manque une vis, un siège avant, un filtre à huile... Ils ne sont pas prêts pour le grand départ. C'est un travail à revoir. Les poèmes qui prennent la route - et vous êtes dedans - ça va, ils tiennent la route. Au revoir et bon vent! (PC)

Quelle est « la manière de vous inspirer » ? (6^{ème} de Collège)

Je n'aime pas le mot inspiration. Personnellement j'essaie de me retrouver pour écrire dans une sorte de rêve éveillé, pour tenter d'établir un réseau de relations fortes avec le monde. Ecrire de la poésie, disait Victor Hugo, c'est « entrer dans l'intime de toute chose ». Il faut « apprivoiser » cet état ; je pense que l'on peut y arriver graduellement, et sans risque ; chacun à son rythme ; chacun doit aussi trouver ses limites. Ses « frontières ». Etre poète, c'est un métier.

« La poésie est la trace fossile, dans une pierre, d'une nageoire et d'une aile, avec entre elles un serment illisible... » écrivait le poète américain Carl Sandburg.

Je cherche à rompre les amarres de chaque mot, à lui faire révéler un peu des mystères de la vie

C'est peut-être ça, au fond, « l'inspiration »...

J'écris partout, tout le temps, je m'inspire de la réalité,

mais je lui fais subir tant de métamorphoses, qu'elle devient totalement « méconnaissable ».

Ecrire un livre est toujours une chose singulière ; chaque livre, chaque poème a son histoire, une origine qui lui est propre. (PC)

«Monts et merveilles, vents et marées...» (J. Prévert)

Les rencontres et le travail avec des créateurs constituent une expérience exceptionnelle dans une scolarité ; cela participe de la démystification du concept de don (et de ses avatars : les handicaps socio-culturels). Les salons de littérature de jeunesse que nous pouvons organiser un peu partout ont pour objectif de permettre la rencontre entre des écrivains et des classes qui ont travaillé sur certaines de leurs œuvres et souhaitent les questionner sur leur métier, leurs pratiques d'écriture. Ce travail d'émancipation peut se faire avec le concours de la Charte des Ecrivains pour la Jeunesse, dont c'est précisément l'objectif. » *La Charte des Auteurs et Illustrateurs pour la Jeunesse « dont les finalités soutiennent de tels projet puisqu'il s'agit pour ces créateurs contemporains de » construire une culture littéraire à l'école « , propose un cadre juridique à l'organisation d'interventions d'écrivains pour la jeunesse dans une classe. C'est aussi tout le sens de la bataille menée par le Groupe Français d'Education Nouvelle pour qui la dimension de l'imaginaire et de la création est inséparable de l'enjeu de transformation de la personne, et du regard sur soi et ses aptitudes, ce que recèlent précisément ces approches innovantes de la lecture et ces pratiques de création... » (GFEN 65) (16) ■*

Quelques sites à visiter :

perso.wanadoo.fr/cielj/charte Site de la Charte des Ecrivains pour la Jeunesse

<http://www.ricochet-jeunes.org/> Site généraliste sur la Littérature pour la Jeunesse

<http://boudully.perso.cegetel.net/index.htm> - Site d'A. Boudet sur la poésie pour la jeunesse

(Ces trois sites renvoient « en lien » à l'essentiel de la Littérature pour la Jeunesse publiée sur le Web.)

(16) Pour la quatrième année consécutive, le GFEN 65 organise un petit Salon de littérature jeunesse les 11 et 12 Février à Tarbes. On peut trouver des documents concernant cette manifestation sur le site de P. Colin : <http://perso.wanadoo.fr/atelier-ecriture-thotm-pierre.colin>.